

Jô on vâi lé z'effé dé la conféreince dé la Haye

Autor(en): **E.T.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 27

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200246>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En ce beau jour du dimanche,
Beaux messieurs les conseillers,
Pour fêter le joli mai,
Baillez-nous farine blanche...

Ce n'est pas seulement de la blanche farine que les conseillers font distribuer aux escholiers et aux maientzets, mais encore des œufs, du lait et des « sernaisses » ; aussi toute cette jeunesse est-elle en joie. Les petits enfants rient.

Mais leur danse est brusquement interrompue par l'arrivée du bailli, de Pierre Viret et du Conseil académique. « Assés de jeux », ordonne monseigneur le bailli.

Assez de jeux et de fêtes,
Cessez vos danses, Lausannois,
Et vos coupables mômeries,
De Berne, respectez les lois.

Des gardes font reculer la foule, qui murmure, mais qui se soumet. L'acte s'achève par un chant de résignation et de vague espoir, sur la mélodie du choral de Luther :

Demain de mystère
Un peuple en prière
Espère...

ROLLE.

La place du Lac, à Rolle, le 15 juillet 1791, jour de l'Abbaye de l'arc. Les maisons sont ornées de drapeaux et de fleurs. A gauche de la scène, des tables. Des jeunes filles se tenant par la taille se promènent deux par deux. Devant les maisons sont assis des vieillards, des femmes, ainsi que des soldats portant l'uniforme des anciens grenadiers. Des jeunes gens amènent des canons qu'ils placent en batterie ; d'autres reculent des tonneaux de vin. Voici une bande de gamins porteurs d'arbalètes et commandés par un vieux grenadier ; ils chantent la *chanson du tir à l'arc* :

Marchons, turlurette
C'est le tir à l'arbalète.
Un, deux, trois, la crosse au bras
Comme des soldats...

Tout en chantant, les gamins font des évolutions militaires. A ce spectacle, les vieux se sentent émus et font entendre aussi leurs voix :

O bouèbes, petits bouèbes
Vous êtes l'espoir en grain...

Des coups de canon annoncent l'arrivée des tireurs de Morges, d'Aubonne, de Vufflens-le-Château, de la vallée de Joux, de Lausanne. Une barque amène les gens de Nyon. Des chants accueillent chaque troupe nouvelle :

Ohé du château, ohé sous les branches,
Voici les tireurs de Morges la blanche !
Ohé des créneaux, des beaux créneaux blancs,
Voici les tireurs du château de Vufflens !

La scène s'anime de plus en plus. On voit des tireurs s'exercer sur une cible. Les Rollois mettent en perce leurs tonneaux ; des jeunes filles offrent des merveilles et des bric-à-brac. On jette des batz aux gamins, qui se les disputent, et des chants saluent chaque fois l'arrivée de nouveaux contingents de tireurs :

Joli's gens d'Aubonne
La récolte est bonne
Joli's gens des collines
Le ciel a souri.

A l'apparition des tireurs de Nyon venus par le lac, une jeune fille entonne la *Chanson du Léman* :

Sur l'eau bleu' qui reflète
L'azur rêvant,
Sur l'eau bleu' que fouette
Le baiser du vent...

La présence du bailli de Nyon ne parvient pas à troubler la fête. Amédée de Laharpe, qui accompagne M. de Bonstetten, prononce un discours qui n'est pas fait pour plaire à

Leurs Excellences et que l'assistance accueille par des hurras.

Prenant prétexte de la venue des tireurs de Joux, qui arrivent portant à une perche un loup qu'ils ont tué en passant le Marchairuz, les Rollois chantent :

Il est des loups un peu partout,
En plaine et montagne ;
Il n'en est pas qu'au lac de Joux.

Et les tireurs de reprendre en chœur :

Nous ferons tous la chasse au loup,
En plaine et montagne ;
Nous ferons tous la chasse au loup
Et n'en laisserons pas un debout
Hou hou !

L'allusion a été comprise : on chante le « Ça ira » ; le libraire Durand, de Lausanne, place un chapeau bleu sur une perche : « A bas le chapeau de Gessler ! » crie la foule et les gamins se mettent à cribler de leurs flèches la coiffure emblème du despotisme. Puis, tandis que les cloches sonnent, Durand distribue des cocardes tricolores. Aux fenêtres des maisons apparaissent des oriflammes aux mêmes couleurs. Drapeau en main, Durand monte sur une table et harangue ses concitoyens :

... Voici l'arc-en-ciel qui se lève,
Le drapeau de la Liberté !
Chantons Davel dont l'âme fière
A conquis l'immortalité
Et dont le cœur eut pour suaire
Le drapeau de la Liberté !

Tout le peuple se joint à lui et s'éloigne aux sons de la marche du drapeau vaudois.

Demeurés seuls, les vieillards chantent avec émotion :

Vaudois un nouveau jour se lève...

L'ALPE LIBRE.

La scène représente l'entrée du vallon de Nant, au-dessus des Plans de Frenières ; à gauche, la haute paroi de rocher, base du Mueran, qui domine Pont-de-Nant ; à droite, des chalets ; au fond, le glacier des Martinets et les Dents de Morcles. Les nains de la montagne, servants, etc., animent seuls la montagne au lever du rideau. Puis se montrent les premières fleurettes alpestres, puis d'autres, figurées par des fillettes, ainsi que les fraises des bois, qui apparaissent ensuite. Rhododendrons, draves, gentianes, véroniques, fougères, violettes, edelweiss, fraises et papillons évoluent en de symboliques rondes. C'est le prélude de la fête de la mi-été.

Sur une colline apparaît un pâtre, qui s'annonce à la bergère de son cœur par un chant sonore :

Ohé ho, ohé ho !
Je vois sur l'Alpe voisine
Ohé ho, ohé ho !
Un chalet dans la brume, là-haut...

Le pâtre descend lentement de la colline et va heurter à la porte d'un chalet. L'alpe s'éveille. Les bergers, garçons et filles, sortent de leurs demeures en se frottant les yeux. Ils ouvrent aux troupeaux les portes des étables, puis chargent sur leurs bêtes de somme les boilles et les chaudrons. Alors retentit le *chant de la mi-été* :

La lumière blanche
Youch hé !
Du soleil d'été,
Youch hé !
A séché les branches
Nous allons monter
Youch hé !...

Les montagnards dansent la montferrine et chantent le *Ranz des vaches*, et aux refrains alpestres se mêlent les accords du *Salut, glaciers sublimes* et du *Il est amis une terre sacrée*, entonnés par le Chœur vaudois.

Cette masse chorale chante ensuite un hymne triomphal qui apporte l'écho de la

révolution française et annonce l'affranchissement du Pays de Vaud :

Un hymne triomphal résonne dans la plaine
Et l'écho le transmet à notre Alpe serène
Entendez-vous le coq chanter ?

Au son d'une marche entraînant débouche par le chemin de ronde plusieurs corps de troupes vaudoises, drapeau en tête. L'enthousiasme du peuple se traduit par un chant d'allégresse :

Il tombe de la joie du ciel
Hourrah ! Voici venir les milices vaudoises
Et notre drapeau vert et blanc !

Davel, Davel, héros vaincu mais immortel,
Il est temps que ton peuple à ton appel réponde...

Sur la montagne apparaît la Confédération suisse, entourée de jeunes filles représentant les cantons. Les accents de la *Marche du drapeau vaudois* retentissent :

Amis, chantons le jour joyeux
Où nous voyons flotter dans l'air qui vibre
Aux couleurs de la Suisse libre
Le fier drapeau de nos aïeux...

C'est le dénouement de l'œuvre que jouent 2.500 acteurs et figurants et qui va faire ressaillir d'aise plus de 50.000 Vaudois, en ces trois journées de samedi, dimanche et lundi.

Le suprême refuge. — Deux demoiselles se promenaient, l'autre jour, place Montbenon, à Lausanne. Deux messieurs se mirent à les suivre.

— C'est insupportable ! dit à sa compagne l'une des jeunes filles, où donc aller pour leur faire lâcher prise ?

— Chez M. Rossier, officier de l'état civil, répondit l'amie, ils ne nous suivront pas jusque-là.

Le soleil des Alpes. — Un touriste marseillais, qui a passé quinze jours à l'hôtel des Rochers de Naye, regagne les bords de la Méditerranée et fait part de ses impressions à ses amis.

— As-tu vu de beaux levers et de beaux couchers de soleil ? lui demande l'un d'eux.

— Si j'en ai vu, troune de l'air ! Le soleil n'a fait que se lever et se coucher du matin au soir.

Jô on vâi lé z'effé dé la conférence dé la Haye.

Dein on veladzo dé noutron canton tot n'alève pas queminsu dai rouleté.

Du qu'on avai trova la tegnassé dé la fenna aò grand Frèderi dévant lo borné, tsacon sé tégnaï tsi li et n'ion n'osa riré on brin, ka cllia fenna étai mètehinta queminsu la galle.

Ora saidé-vo cein que s'étai passâ ?

Lo grand Frèderi, on bein brav'homme, que n'avai à sé reprotsi que quauqué torniaulé, étai on gros bounet dau veladzo. Sa fenna, la galèsa Marienne, queminsu on lai desâi dein lo temps, l'ai avâi baillî, quoqué mâi du que l'usson passâ tsi lo pétabosson, onna bouebetta que s'appelavé Clémentine.

Clémentine l'è oué onna galèsa pernette que ti lé valet reluquon.

Onna demeindeze que l'ai avâi 'na chantaïe pè l'Ecusson, lo valet dau syndico d'on veladzo vesin étai venu ein vesite tsi s'noncllo. Ci valet, qu'étai dragon, demandé la Clémentine po 'na masourqua et vouaïqué no dou amouerau partis po lo pai dai remolaïe.

Cein alla bin quauqué teimps, et la Marienne avai dza queméinci lo trousseau à catson, quand on bi dzo, on vâi l'amouerau do Clémentine sé promena pè lo veladzo, brè dessus brè désô, avoué la felhie à David de la Grandzètté, que restâvé ein face de tsi lo grand Frè-

deri. Ci tsancro de dragon avai iu que David avai 'na pllie grocha courtena que lo grand Fréderi et l'avai veri casaque.

L'è po cein que la Marienne et la fenna à David dé la Grandzetta, on dzo que buyavon dai pantet, s'étaï fotu 'na défrepanyé dau diabblio, et ma fâi, la tegnasse de la Marienne restâ pé lé man à la Julie.

Du ci dzo, lo veladzo s'étaï partadzi ein dou camps et cein étaï quemîn 'na guierra civi.

Onna demeindze matin, la municipalità avai tenu 'na séance po vaire cein que faillâi fère po tranquillisé lé z'espri.

— Monsu, que fâ on petit vilho, ié lié pé su la *Reiwa* que l'ai avai pé lé z'Allemagne, craio bin que l'è dein lo veladzo de la Haye, n'associachon qu'on lài desai « ligué po la paix », que cliiau monsu étaï quie po arreindzi toté lé tsecagné de l'univers; no faut vère cein.

— No sein déprâ, que fâ lo syndiquo; no vein nommâ dou délégué po alla tsi cliiau monsu, et po lau fère plliési, du que cein sé trové dein lé z'Allemagne, on lau portéra on bi quartai de lard et quauquâ kilogs dé choucroûte po fère on banquet.

Isaac au Sergent et Gabriel, lo députa, avant éta tserdzi dé cliia mechon.

Lo delon dé boun'haôra, noutra délégachon modâve po la Haye. Quand l'usson prâi dai beliets à la stachon de Lozena et bai quartetta à Terminusse, Gabriel fâ :

— Té bourlâ, vouaiquie m'n ami Gustave d'Epesses.

— N'è-te pas Gabriel, que répond Gustave; salut, lai a-te Grand Conset ?

— Na, m'n ami Gustave, no vein dein lé z'Allemagne.

— Bon, bon, no volien tot parâi bâire oquie einseimblie, et vo passera per tsi no, l'è lo pllie coo tsemin.

Après avai bu quoqué botoille dé Dézaley, ie partant po... Epesses et lo lendéman matin à trai z'haôre, noutra délégachon, et quauquâ z'amis, tsantave adé : « Que dans ces lieux », dévant lo bi bossot que Gustave avai atsetâ à l'Exposechon de Dzeneva.

Vo paudé compta que po 'na rioulé cein a éta 'na rioulé. Mâ, l'è cli pourro Isaac au Sergent qu'a éta la victime de tot cein. L'avai tserdzi on bocon dé travail, s'étaï fotu avau lé z'égra ein sailliein dau carnoset, que l'avai lo naz et lé potté quemîn n'omelette.

— Lai a pas, que fâ Gustave, no sein dobedzi de lo transporta à l'infirmerie dé Cully et vaire cein que deraï lo maïdzo.

— Vo vo z'ein retourneré dein 'na houitanna de dzo, que fâ lo maïdzo, quand l'eût guegni Isaac, lo lendéman. L'a trai couté on bocon eindommadje, lai faut dau repou. Gabriel passa cliiau houit dzo à preindre dai pertsette su lo débarcadèro et fasâi assebin quauquâ partia dé cavé, tandu qu'Isaac étaï au lhi. L'avai assebin prépara lo rappé que dévessâi fère à la municipalità. Ein sé retorneint la demeindze matin, avoué lo tsemin dé fai, Isaac qu'avai 'na dozanna dé tacon dé sparadra pé su la frimousse, qu'on arai de onna cibllie, desai à Gabriel : Tot parai, l'è 'na vergogne de reintro dinse arreindzi; que faut-te dere à noutron syndiquo que vint no tsertsi à la gara. ?

— Laisse-mé pi fère, Isaac, ié tot prévu, ne sâi pas on nianiu.

— Adieu, syndiquo, que fâ Gabriel, ein arrevent; no z'ein bein iu dau pai, ma tot va bein.

Lo syndiquo que guegnive Isaac on bocon dé travail lai fâ :

— Grand Dieu te possibllio, qu'as-tou fé ?

— L'a risquaie balla, cé pourro Isaac, que repond Gabriel. No z'ein passa pé Sedan po no z'ein retorna, iô on biseaien, qu'étaï resta crosi pé lé niollé du la guierra de 70 lai è tsesi su la mena et te vâi cliiau ravadzo.

Lo lendéman, qu'étaï on delon, Gabriel fasâi rappo à la Municipalità.

— Cliiau monsu, que desâi, ant décidâ que falliaï cliouéré peindein houit dzo la fenna au grand Fréderi et çaque à David de la Grandzette, qu'étaï cause de tot cé grabudzo, dein 'na petita tsambretta pu lau bailli à medzi dau nyon, rappo que cein coppé la parola, et on bidon dé café, pu vaire le résurtat.

— Bravo, que fant lé municipau, l'è bin trova.

On ein clout dan lé dué fenné dein la tsambretta avoué dau nyon et dau café; pu arreindzi vo.

Trai dzo et trai né cein étaï on boucan épouvantabllie dein cliia maison, pu aprî, on silence qu'on ara oïu éternua 'na fremi.

Au bet de houit dzo, la municipalità et tot lo veladzo étaï quie po vaire lo résurtat.

Lo syndiquo aovré la porta de la tsambretta et tot lo mondo restâ clioulâ su piace. Ne lai avai pas mé dé fermé, rein que 'na dozanna dé raté aprî onna dzerrotâre. La Marienne et la Julie s'étaï médje.

Du cé dzo, tot sé bin passâ dein lo veladzo, ein remacheint cliiau monsu de la ligue po la paix.

E. T.

Jolie réputation.

Coupé dans un journal français :

« Boire comme un Suisse » ne serait pas, comme on se le figure, un simple dicton, mais une indiscutable vérité, s'il faut en juger par l'ingénieuse combinaison adoptée dans certaines villes de la Suisse.

Jusqu'à présent, les piliers de cafés et brasseries se contentaient de commander un « demi », quitte à le renouveler plusieurs fois.

Maintenant, c'est par abonnement et à l'heure que les boissons sont vendues aux consommateurs.

La première heure coûte plus que la seconde, la deuxième plus que la troisième, etc., ainsi de suite jusqu'à la dixième, qui est d'un prix très minime.

On a calculé que le consommateur, si altéré qu'il puisse être, commence vers la dixième heure de ses libations à avoir quelque peu étanché sa soif.

On en est. — Entendu sur les estrades de Beaulieu, hier, vendredi :

— Hé, bonjour, Marienne, vous êtes aussi là ? Moi, je suis venue avec la bouëbe.

— Ah ! c'est ça. Nous, on en est, de ce Festival. On nous a donné des biëts.

— ... ! ! ! ? ?

— Oui, parce qu'on a un cheval qui joue.

Les bottes et le salut de l'âme.

L'intrépide Armée du Salut vient de trouver une façon nouvelle d'évangéliser. Elle se contentait jusqu'ici de parcourir les rues en chantant des cantiques. Mais les gens ne suivaient pas toujours, et les soldats du maréchal Booth étaient ainsi obligés de les catéchiser en quelque sorte à la volée. Le maréchal et la maréchale se sont demandé comment ils pourraient forcer les promeneurs à stationner.

Partant de ce principe que, lorsque le but est louable, aucun sacrifice n'est trop pénible, ils ont obtenu pour leurs soldats le monopole de cirer les bottes des passants. Ils s'installeront au coin des rues et, quand ils vous tiendront par les pieds, vous ne pourrez plus leur échapper. Alors, tandis que le cirer s'emploiera à noircir vos bottes, ses camarades s'occuperont de blanchir votre âme.

Sitôt, en effet, qu'un passant se fait cirer, une escouade de l'armée du Salut entonne des chants autour de lui. La foule s'attroupe

et la propagande s'exerce ainsi utilement. Il sera curieux de voir ce que donnera ce système au Danemark, car pas n'est besoin de dire que ce n'est pas encore chez nous qu'on l'expérimente. Cette nouvelle incarnation du maréchal et de la maréchale a eu lieu à Copenhague, aimable ville qui s'est très volontiers prêtée à l'expérience. Beaucoup de gens se sont fait ainsi cirer. C'est sans doute pour le salut de leur âme, mais c'est peut-être aussi parce que l'opération est gratuite...

A propos d'une scie.

Le *Conteur* n'a pas encore entretenu ses lecteurs de la célèbre tiare de Saitapharnès. Qu'ils se rassurent, nous ne voulons pas commencer. C'est déjà bien assez des autres journaux qui, durant quelques semaines, ont fait la part belle — trop belle même, au gré de certains lecteurs — à cette impayable dispute entre mystificateurs et mystifiés, entre archéologues et fabricants de nouveautés antiques. — Gagnera ! — Gagnera pas !

Somme toute, on ne sait encore qui a gagné. La dernière version semblait vouloir sauver en partie l'honneur des archéologues, légèrement compromis dans cette aventure.

Enfin, que ces messieurs s'arrangent entre eux; le monde, en définitive, n'a cure de ce débat; peu lui importe la tiare de Saitapharnès.

Mais, que les amateurs de bijoux et de curiosités, en général, que les archéologues, en particulier, se tiennent sur leurs gardes, les hommes ont aujourd'hui atteint, en toutes choses, un talent d'imitation qui ne le cède en rien à celui que possèdent leurs soi-disant ancêtres en Darwin.

Ça continue. — Légion, sont les publications auxquelles ont donné lieu nos fêtes du centenaire. En voici quatre encore, qui nous arrivent à l'instant.

C'est d'abord le *Guide officiel*, 50 centimes (Imprimerie G. Bridel) qui contient tous les renseignements désirables. La couverture de ce guide est ornée d'un dessin de E. Fivaz.

C'est ensuite le *Poème du Festival* (Imprimerie Couchoud) prix fr. 1.—, dont la couverture reproduit, en plus petit, le frontispice de la partition dessiné par F. Rouge. C'est enfin deux morceaux pour piano, de *Jacques-Dalcroze*, *La marche du Drapeau vaudois*, dédiée à M. Louis Borchard, et *La marche vaudoise*, dédiée à M. Emile Bonjour. Ces trois dernières publications sont éditées par M. W. Sandoz, à Neuchâtel. Encore une série à joindre à la bibliothèque du centenaire.

Là-haut. — Ils s'en vont là-haut, les heureux du monde, que le devoir et les nécessités de la vie ne retiennent pas en ville. Ils s'en vont là-haut, à la montagne, faire provision de santé, de forces, de bonne humeur, toutes choses dont on a si grand besoin pour affronter la dure et pénible campagne d'hiver. A ceux qui vont planter leurs pénates estivales dans le voisinage du Trient, nous recommandons vivement le *Guide de la vallée du Trient*, par Aug. Wagnon (Lausanne, F. Rouge et Cie, éditeurs). La réputation des Guides Wagnon est faite, on n'y saurait rien ajouter. *Autour des Plans, Autour de Salvan* — le guide que nous signalons n'est qu'une réédition revue et augmentée de ce dernier — sont dans toutes les mains des fidèles de ces deux régions alpestres, toujours plus fréquentées. Le *Guide de la vallée du Trient* est suivi d'une excellente notice botanique de M. H. Jaccard et d'une carte très claire de la région.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.